

Tout était calme et doux dans ce tableau champêtre ;
On eût dit qu'on voyait sommeiller les hameaux,
Et le Rhin, partageant ce suave bien-être,
Laissait dans ses flots bleus se mirer les coteaux.

Tout à coup se levant, troublé, mais l'âme altière,
L'ange qui sommeillait regarde avec effroi.
La flamme des combats brille sous sa paupière,
Et soudain la fureur a remplacé l'émoi.

— Viens-tu t'abattre encor sur nos belles campagnes,
Dit-il, aigle échappé de ton rocher fatal ?
Viens-tu frapper nos fils, enlever leurs compagnes,
Et verser sur nos fronts la mesure du mal ?

Tu couvres du regard nos villes alarmées,
Et tu crois les soumettre à ton joug oppresseur.
Tu te trompes peut-être, et nos jeunes armées
Sauront mourir plutôt que subir un vainqueur. —

Il s'avance à ces mots, palpitant de colère,
De l'œil et de la voix provoquant l'étranger,
Et protégeant le Rhin comme fait une mère
Quand sur ses fils chéris elle voit un danger.

— Ne crains pas ma présence et calme tes alarmes,
Répond l'ange guerrier en lui tendant la main ;
La France loin d'ici fait triompher ses armes.
N'entends-tu pas gronder ce tonnerre lointain ?

C'est l'Arabe qui fuit, c'est le Croissant qui tombe,
C'est le canon d'Isly qui retentit encor ;
C'est l'ombre des Croyants qui frémit dans la tombe
Au choc qui vient frapper Tanger et Mogador.